

CHARLES 'DÉDÉYAN'

**LE COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE  
DE CHARLES DU BOS**

TOME I

**LA JEUNESSE DE CHARLES DU BOS  
(1882-1914)**



SOCIÉTÉ D'ÉDITION D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR  
5, Place de la Sorbonne  
PARIS - V<sup>e</sup>



Dans la même collection :

- CASTEX (P.-G). - Alfred de Vigny : « *Les Destinées* ».
- CHAMARD (H.). - Joachim du Bellay : *Œuvres poétiques*.
- CHEVALLIER (R.). - *Les études supérieures de latin*.
- COCHIN (H.). - François Pétrarque (1304 - 1374). *Préface et traduction*.
- DÉDÉYAN (Ch.). - *L'Italie dans l'œuvre romanesque de Stendhal*. - Tomes I et II.
- DÉDÉYAN (Ch.). - *Rilke et la France*. Tomes I, II, III et IV.
- DÉDÉYAN (Ch.). - *Gérard de Nerval et l'Allemagne*. Tomes I, II et III.
- DÉDÉYAN (Ch.). - *Racine et sa Phèdre*.
- DERCHE (R.). - *Quatre mythes poétiques (Œdipe - Narcisse - Psyché - Lorelei)*.
- DERCHE (R.). - *Études de textes français* :  
I Le Moyen Age.  
II Le XVI<sup>e</sup> siècle.  
III Le XVII<sup>e</sup> siècle.
- DURRY (Mme M.-J.). - *A propos de Marivaux*.
- DURRY (Mme M.-J.). - *Guillaume Apollinaire*. - Tomes I, II, III.
- FORESTIER (L.). - *Pierre Corneille : Trois discours sur le poème dramatique* (Texte de 1660).



22

11

2V3BA

CHARLES DUFFYAN  
Professeur à la Sorbonne

LE COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE  
DE CHARLES DU BOS

441

16°Z

11635

(1)

DL. 16 9 1955 - 13498

LE COMPTON DE LITTÉRATURE  
DE CHARLES DE ROS

CHARLES DÉDEYAN  
Professeur à la Sorbonne

**LE COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE  
DE CHARLES DU BOS**

I

SOCIÉTÉ D'ÉDITION D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR  
5, Place de la Sorbonne, Paris V<sup>e</sup>  
1965

CHARLES DÉDEYAN  
Professeur à la Sorbonne

A Madame Charles Du Bos,  
hommage de respectueuse reconnaissance.



SOCIÉTÉ D'ÉDITION D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

2, Place de la Sorbonne, Paris V<sup>e</sup>

1963

## Chapitre I

### LES ORIGINES ET LE MILIEU FAMILIAL

#### LE COLLÈGE ET LE LYCÉE

##### 1<sup>re</sup> Partie

---

### LA JEUNESSE DE CHARLES DU BOS

(1882 - 1914)

(1) La famille de Bos, placée dans, comme on verra à cette occasion et l'origine à l'origine des Bos, dans le 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris est la famille placée de la Bos.



LA JEUNESSE DE CHARLES DU ROS

(1882 - 1914)

## Chapitre 1

### LES ORIGINES ET LE MILIEU FAMILIAL

#### LE COLLÈGE ET LE LYCÉE

##### a) Les origines et le milieu familial

S'il est un écrivain et un critique particulièrement prédestiné au cosmopolitisme littéraire, à une curiosité naturelle, qui peut devenir passion, pour les civilisations et les littératures étrangères, c'est bien Charles Du Bos. Ce nom d'une famille du Nord, originaire de la région de Péronne, solidement établie, qui appartient à la haute bourgeoisie, sinon à la petite noblesse de robe (1) — un Maître Du Bos, notaire à Péronne ou dans les environs d'Amiens, aurait été le trisaïeul de notre auteur et son grand-père Auguste Ange est syndic des agents de change, — s'est en effet allié, dès la naissance de notre héros, à des noms anglo-saxon et slave. Depuis le dix-huitième siècle l'Europe se fait, à travers les conflits et les années de paix, les voyages, les exils politiques et les immigrations; le va-et-vient d'un pays à l'autre favorise un cosmopolitisme qui des milieux intellectuels, des familles royales passe dans les milieux d'affaires et dans les

---

(1) La famille du Bos, picarde aussi, intenta un procès à celle du critique et l'obligea à écrire son nom Du Bos, avec un D majuscule. Du Bos est la forme picarde de Du Bois.

familles de particuliers. Les mariages franco-anglais existaient déjà depuis longtemps, quand Auguste Du Bos s'unit par des liens légitimes à Marie Johnston. Si celle-ci était la fille d'un parfait gentleman britannique, Charles Edward Johnston, de religion protestante, un des directeurs de la Westminster Bank, cultivé et érudit, chez lequel son petit-fils Charles fera de fréquents séjours à Londres, sa mère, née Mathilde Marie Eustis, appartenait à une famille américaine en partie catholique, mais d'origine écossaise et puritaine, venue à la Nouvelle-Orléans où elle s'est alliée avec la famille Allain, Duralde et aussi à la famille de Villeré. Un Eustis épousa Maria Ignacia, des marquis de Sentmanat; un membre de la famille Eustis avait été le premier ambassadeur des États-Unis à Paris. en 1894. (1)

Marie Johnston fut élevée dans la religion catholique; c'était une belle jeune fille brune, aux traits réguliers, qui deviendra la lady que montre une photographie datant de ses noces d'argent. Auguste Du Bos, très bel homme, était bien digne d'elle par l'éducation et la naissance. Sa mère à lui, Sophie de Laska, était polonaise. Ayant perdu son premier mari, elle se remaria avec M. Fries. Ainsi va naître le 27 octobre 1882, à Paris, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, au n<sup>o</sup> 3 de la rue Christophe-Colomb, notre Charles Du Bos, d'un père français et d'une mère anglaise, et pourvu par surcroît d'une grand-mère polonaise et d'une grand-mère américaine. Sa fille Primerose continuera cette tradition familiale cosmopolite en épousant un excellent écrivain catholique de Prague, Jean Čep, Ajouterons-nous qu'elle perpétue la tradition familiale d'une autre manière? En effet, de même que le 3 août

---

(1) M. Bohlen, l'actuel ambassadeur des États-Unis en France, est aussi Eustis par sa mère.

1890, Monsieur et Madame Auguste Du Bos donnaient à Charles un frère et une sœur jumeaux, Jean et Madeleine, de même Monsieur et Madame Čep sont les parents de deux charmants jumeaux de neuf ans, Jean et Claire.

Cependant, le petit Charles a été près de huit ans enfant unique et en tant que tel, bien sûr, choyé. Comme on lui a donné une nurse anglaise, il ne parle d'abord qu'anglais. Il ne commence point par le bilinguisme, et lui qui plus tard s'exprimera aussi facilement et sans accent dans l'une ou l'autre langue, se voit très tôt interdire l'usage de l'anglais pour ne parler que le français. C'est au cours d'un premier séjour en Angleterre, chez son grand-père Charles Edward Johnston, que l'anglais de sa première enfance lui reviendra comme intact et qu'il le parlera à partir de ce moment comme une seconde langue maternelle, en réalité la première. Sa mère a trois sœurs cadettes, Louise surnommée Loulie, qui est la seconde des filles, Hélène dite Poppy qui est la quatrième et surtout la troisième, Clarisse, tante Kati, comme l'appelle Charlie, — ce sera le diminutif que lui donneront à lui ses parents et ses familiers. Cette Kati est une femme intelligente et fine, d'une grande sensibilité; elle est une amie fidèle de l'abbé Bremond, cet autre Français aux affinités polonaises et anglaises. Elle doit se faire une amie — écoutée — du turbulent, de l'impossible Charlie, enfant du « XVI<sup>e</sup> ».

Comme l'écrit M. Jean Mouton, dans son *Charles Du Bos*, on pourrait penser qu'il est d'abord l'enfant d'une caste, d'un Passy riche et élégant. Son père Auguste est, comme beaucoup de ses pairs, adonné au cercle et aux chevaux. Il est membre du Jockey-Club, vice-président, — on a dit même, à tort, président — de la société de Steeple-Chase d'Auteuil et son aisance lui permet d'instituer un prix pour une compétition hippique. Ami du Prince de Galles, il le restera d'Édouard VII, que le jeune Charlie

put voir. Mais il est aussi ami de Paul Bourget, du célèbre abbé Mugnier : n'est-ce pas un bon point pour ce bien-pensant, qui fut un père attentif ?

### b) Le jeune enfant

Il n'eut jamais d'affinités avec son père, ce bébé de dix-huit mois, qu'une photographie nous montre habillé, selon la mode du temps, en petite fille et assis sur les genoux de sa mère. Son enfance ne semblerait pas l'avoir marqué, lui qui affirmera dans un commencement d'autobiographie : « Je suis né à dix-sept ans. L'état-civil m'apprend bien que, le 27 octobre 1882, cette naissance avait été précédée par l'entrée dans le monde d'un enfant qui portait mon nom, mais qui, sourd à presque tous les appels que rétrospectivement je lui adresse, met une curieuse obstination à se confondre avec le *non-moi*. Prénatale, c'est ainsi que m'apparaît, non seulement mon enfance, mais mon adolescence même. » (1) Il semble bien en effet que, parvenu à l'âge d'homme, et d'homme mûr, Charles Du Bos ait eu comme un trou noir en ce qui concerne son enfance. L'image, d'ailleurs, que nous employons est fautive. Le trou noir est pour l'intéressé une masse noire : « A l'origine de ma vie, dit-il dans le même texte, il y a ce bloc inamovible dont je constate la présence, mais la présence sans plus, qui ne m'offre d'abord rien d'autre que sa masse, autour duquel je tourne, dont je suis persuadé qu'il recèle un maximum de sens mais qui de lui-même ne livre rien, sur lequel il ne suffit pas de dire que les inscriptions sont effacées ou recouvertes. Car rien jamais n'y fut écrit : C'est une pierre noire, lisse,

(1) Cahiers Ch. du Bos, I, p. 21.

une ténèbre visible, à l'intérieur de laquelle, toutes indifférenciées, dix-sept années d'existence ne se présentent que sous les espèces du règne minéral. » (1)

Voilà ce que Charles Du Bos écrit, au moment où il date sa naissance de la découverte capitale qu'il a faite de Bergson. Mais, est-ce à dire que nous n'ayons aucun document sur ces dix-sept premières années de Du Bos ? Lui-même précisément nous en fournit sous forme de lettres à Joseph Baruzi. Quatre lettres, des 11, 19, 24 et 27 juillet 1900, écrites en Angleterre, ont été en effet retrouvées par Mlle Michèle Leleu et publiées dans leurs parties essentielles sous le titre d'« *Enfantines* », dans le troisième *Cahier Charles Du Bos*. Nous reconnaissons, dès le début, l'influence décisive de Miss Clarisse Johnston, tante Kati : « Pendant les trois ou quatre premières années de mon existence, j'ai été enfant *insupportable*, dans toute l'acception de ce mot si caractéristique, c'est-à-dire exubérant, débordant de vie et de mouvement, bruyant. D'ailleurs tout m'y inclinait, car je ne crois pas que personne au monde ait jamais été *plus gâté* que moi ; j'aurai dû, régulièrement, être pourri par ces gâteries, mais déjà (elle me le rappelait hier encore) ma tante Kati avait une grande et salutaire influence sur moi. Seule, elle pouvait me faire obéir, alors que tous autour de moi en désespéraient, et je lui obéissais sans ennui, avec plaisir même, comme si je comprenais *pourquoi et au nom de qui* elle me demandait d'obéir. » (2)

A l'en croire, c'est à cinq ans que son caractère changea brusquement. Il devient un garçon très curieux du *pourquoi* des choses, mais en même temps — est-il toujours habillé en petite fille ? — il est très féminin et

(1) *Ibid.*, p. 22.

(2) *Cahiers Ch. Du Bos*, 3, p. 4.

s'intéresse passionnément aux poupées, dont il a toute une collection ; avec sa jeune imagination et sa sensibilité, il en fait des héroïnes sœurs, qu'il baptise de noms harmonieux ; d'autre part il ne se plaît, malgré les moqueries, que dans la société des petites filles. C'est alors que commence pour le jeune Charlie, que nous voyons, sur une autre photographie, en costume marin blanc, avec un grand panama de paille sombre, une troisième période, la seule où il ait connu une intimité plus grande avec son père. Il va monter à cheval et il pratiquera ce sport jusqu'à quinze ans. Le goût du cheval lui offre une bonne hauteur pour voir les hommes et les choses de plus haut, mais en restant à un niveau familial et humain, et lui permet de donner, dans un golop juvénile, libre cours à ses forces vives : « Cela amusait mon père de m'emmener avec lui aux courses ; bientôt j'y devins très expert et je piochais mon programme comme un jeune crevé de 20 ans. Mais rien ne me plaisait comme mes longues promenades à cheval avec mon père, chaque matin. J'étais fier et heureux au Bois en galopant. » (1)

Pourtant, voici que vers la huitième année commence ce goût des livres, cet amour de la lecture qui va devenir la passion de sa vie ; son gibier, ce sont les Mémoires et les ouvrages d'Histoire : « Napoléon me hantait à l'âge de huit ans, et rien ne me semblait plus beau, plus attirant que ces batailles épiques de l'Empire. Plus il y avait de morts du côté de l'ennemi, et plus j'étais content. » (2) Il étonne les siens, ce goût des livres qu'il demande ; il supplante lentement celui des poupées et du cheval. L'amour des poupées se transforma, à l'en croire, en l'amour de l'Humanité, en ce besoin d'être

---

(1) *Ibid.*, p. 4.

(2) *Ibid.*, pp. 4-5.

aimé qui fut constant dans la vie de Charles Du Bos. Et c'est ainsi, qu'il va entrer, en 1892, en 8<sup>e</sup> au collège Gerson.

### c) L'École Gerson

L'établissement du 31, rue de la Pompe, qui continue aujourd'hui à fonctionner, était tout désigné pour un enfant de neuf ans. Certes, il envisage son entrée au collège avec *appréhension, presque avec terreur*, ce sont ses termes. (3) Lui, si féminin et si délicat, il craint les enfants brutaux. Il se représente le collège « comme une prison de criminels et de fous furieux. » (4) Or, il plaît à ses camarades, et surtout il jouit de l'appui de son ami, le « tout-puissant » François de Chevigné, gai et étourdi, qui forme un parfait contraste avec lui, « triste et sérieux ». Mais il faut ajouter que le jeune Charlie a déjà un aspect imposant et qu'il a trouvé le moyen de se faire bien voir : « Je devins rapidement populaire parce que je passais pour riche, ayant coutume — par précoce diplomatie — de prêter des sous à mes amis pour acheter du chocolat. » (1) Sa conscience au travail, qui ne lui coûte rien, fait l'admiration de son professeur de 8<sup>e</sup>, homme d'un christianisme sincère et respectable. Il se fait une originalité en ne cédant pas au désir de bavarder et en restant silencieux. Il est toujours un enfant vif, qui aime le jeu, qui veut être le premier à la course. Ses résultats de la première année sont bons ; toutefois il vise plus haut et y parvient : « J'avais de bonnes places en composition et j'eus 5 prix et 8 accessits à la fin de l'année, mais cela me semblait déjà mesquin et insuffisant, et, n'ayant pas

(1) *Ibid*, p. 5.

(2) *Ibid*, p. 5.

(3) *Ibid*, p. 5.



eu le prix d'excellence, il me semblait que je n'avais rien eu ! En 7<sup>e</sup>, je me plaçais tout à fait à la tête de ma classe... » (1) Sa sensibilité est toujours aussi grande, il souffre des amitiés vite rompues. Il est lucide, du reste, et peu indulgent pour lui-même : « J'étais toujours très populaire, mais moins aimé, car, je l'avoue, je devenais un peu orgueilleux à cause de mes succès et de l'affection constante que me témoignaient mes professeurs. » (2). Il est aussi passionné de Mémoires et de livres d'Histoire.

Il y a en lui une force et une constance incoercibles, qui se manifestent par de beaux résultats quand il entre en sixième : il a onze prix, dont le prix d'excellence. Il est toujours populaire, ses camarades, à une très large majorité, l'élisent intendant au catéchisme de Première Communion. Cet acte religieux, auquel il se prépare, est pour lui d'une importance capitale. C'est là que l'on voit sa conscience, sa loyauté, sa délicatesse d'âme. Sans doute on trouve encore des relents de jansénisme dans l'Église de France de l'époque. François Mauriac en portera un autre témoignage. Qu'écrivit en effet Charles Du Bos, dans la troisième de ces « *Enfantines* » : « Le seul événement vraiment important, pour l'histoire de mon caractère, fut ma Première Communion : je m'y étais préparé de longue date par mon travail consciencieux, par une étude approfondie de l'instruction religieuse, par mes analyses de catéchisme, par des essais de progrès moral ; mais à mesure que la date s'approchait, j'avais de plus en plus conscience de ma faiblesse et de mon indignité, je croyais que, vu mes défauts, je n'avais pas le droit de communier, en un mot j'avais peur du Sacrement. » (3) Heureusement, tante Kati le sauvera de cette angoisse ; bien que souf-

---

(1) *Ibid.*, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 6.

(3) *Ibid.*, p. 6.

frante, elle vient passer le dernier mois de préparation avec son neveu. Elle le prend à cinq heures en voiture pour l'emmener au Bois. L'admirable femme, toute douceur et affection ! Avec quel amour elle lui apporte son calme, sa sérénité, ses conseils. Elle apaise ses craintes et ses angoisses. D'où le moment merveilleux pour l'enfant, qui fait une fervente Première Communion ; d'où aussi — et déjà — la transformation : « Quel moment unique que celui où l'on reçoit pour la première fois Notre Seigneur. Cette croissance laissa en moi de longues, d'éternelles traces. Je me sentis non plus un enfant, mais déjà un homme ; je devins plus grave, plus silencieux, plus mélancolique surtout : la mélancolie — souvent sans causes d'ailleurs, mais c'est la plus mauvaise — persista en moi jusqu'à ce que je l'ai (sic) rencontré. » (1) Il prend l'habitude de communier une fois par mois, ce qui est, juge-t-il, assez surprenant pour un garçon de son âge. Et c'est ici qu'il nous fait une confidence sur la Confession qui explique sa propension au Journal : « *La confession n'a jamais été pour moi un obstacle, quelque chose de pénible, au contraire : je l'ai toujours considérée comme un soulagement, comme un poids enlevé ; après chaque confession je ressuscitais réellement, et je croyais — ce que je crois encore chaque fois que je me confesse — que c'était bien fini et que je ne pêcherai plus jamais.* » (2)

#### d) Janson de Sailly

Tel est le Charles Du Bos qui va quitter Gerson pour entrer au lycée Janson de Sailly. C'est à l'École Gerson qu'il rencontre, outre François de Chevigné, Jean-Louis

(1) *Ibid.*, p. 7.

(2) *Ibid.*, p. 7.

Vaudoyer, qui sera un ami de toujours. Les deux enfants se doutent-ils de ce que sera leur amitié ? « Celle-ci, écrit Anne-Marie Gouhier, dans son *Charles Du Bos*, allait unir ces deux hommes *d'autrefois*, dans des relations chaque année plus serrées, et s'épanouissant jusqu'aux suprêmes domaines de l'art sous toutes ses formes, des lettres, de la pensée : ces valeurs qui sont métamorphoses et transfigurations de la réalité banale, et qui, autrefois, pouvaient constituer pour bien des êtres d'élite, à commencer par ces deux témoins d'un temps irrémédiablement perdu, les raisons de vivre les plus efficaces. » (1) C'est à Gerson aussi, que Charles Du Bos, rencontra deux prêtres d'une qualité rare et qui influèrent sur sa destinée religieuse : l'abbé Dibildos, Directeur de l'École, dont les instructions et les leçons ne furent pas oubliées — il devait former Mgr Chevrot, — et l'abbé Clément, qui dirigeait ses lectures spirituelles.

Désormais, Charles Du Bos est un « grand ». Du 47, avenue Henri-Martin, où il habite avec ses parents, il va gagner chaque jour le lycée Janson de Sailly, à partir de l'année 1895. Le voici en 5<sup>e</sup>. Il a un professeur principal, comme on disait alors, qui le marque moralement : Monsieur Charpy : « C'était un homme extrêmement bon, écrit-il le 27 juillet 1900 à Joseph Baruzi, très fin et très intelligent ; maintenant que je ne suis plus un enfant et que je me rappelle certaines choses, je ne sais pas s'il était très convaincu. Extrêmement spirituel, il se servait beaucoup de l'ironie dans l'enseignement, mais d'une ironie douce, sœur de la pitié, celle d'un Anatole France dans le « Jardin d'Epicure », par exemple. » (2) Est-ce l'enseignement de M. Charpy qui influe sur Charles Du Bos ?

(1) *Op. cit.*, pp. 9-10.

(2) *Cahiers Ch. Du Bos*, 3, p. 7.

N'est-ce pas plutôt une certaine qualité morale, une manière d'être dans la vie dont il comprend à présent, devenu jeune homme, la noblesse et la grandeur : « Il était, poursuit-il dans la même lettre, profondément bon, d'une bonté souriante et non pas triste ; il me donna le sentiment d'admiration pour *tout être bon* ; il me montra que la bonté s'allie souvent à une grande indépendance d'esprit et de sentiment, et que les êtres les meilleurs et les plus indulgents sont ceux qui ont le plus pensé, alors même — et il me semble maintenant que c'était son cas — qu'ils ne sont pas arrivés à la certitude intellectuelle. » (1) Charles Du Bos est, d'autre part, frappé par un contraste violent chez M. Charpy, entre sa débilité physique et sa puissance intellectuelle : « Il me semblait qu'un homme intelligent devait être nécessairement délicat et maladif. » (2) Séduit par son professeur, il commence brillamment son année ; il est 3<sup>e</sup> en Version latine, 1<sup>er</sup> en Français, 1<sup>er</sup> en Thème latin. Mais il est grisé par son succès, et aussi sous l'influence d'une amitié pleine de déceptions et de « complications sentimentales », dont il ne se délivrera qu'au bout de deux ans : il fléchit. Il a un sursaut d'énergie, pourtant, qui lui permet, à la fin de l'année scolaire, de remporter quatre prix : en Français, en Récitation, en Thème latin et en Version latine. » (3)

Nous ne serons plus guère renseignés sur le cours de ses études à Janson de Sailly. Nous savons seulement qu'il eut pour condisciples Armand de Guiche et Hubert Latham, un des pionniers de l'aviation. Y a-t-il connu le futur cardinal Petit de Julleville, fils d'un professeur à la Sorbonne et à peu près son contemporain ? C'est possible. Mais nous savons qu'il a eu pour professeur de let-

---

(1) *Ibid.*, p. 7.

(2) *Ibid.*, p. 8.

(3) *Ibid.*, p. 8.

tres un homme d'une remarquable valeur intellectuelle et morale, un protestant, Samuel Rocheblave. Ce professeur était un excellent cavalier ; il devait finir sa carrière comme professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Il a dû certainement entretenir ses élèves de son auteur favori, George Sand. Né en 1854, à Branoux dans le Gard, il avait publié, en 1890, son *Essai sur le Comte de Caylus : l'homme, l'artiste, l'antiquaire*. (1) Il s'intéressait, notons-le et soulignons-le, à l'histoire de l'art. Il publie, en 1892, son *Guide programme du Cours d'histoire de l'art* (2) et il va donner, en 1893, sa monographie sur *les Cochin* (3). Mais il n'a pas dû oublier dans ses Classes ses *Lectures choisies de J.-J. Rousseau* (« ordonnées et classées ») (4) que suivent, en 1894, ses *Pages choisies de G. Sand* (5) et ses *Pages choisies de Chateaubriand* (6), en 1896. N'écrit-il pas encore, en 1897, *l'Introduction des Lettres de G. Sand à de Musset et à Sainte-Beuve*. (7)

Pourtant nous allons voir Charles Du Bos émerger de ce tunnel obscur l'année de sa Philosophie en 1899. C'est à ce moment que lui-même considère qu'il est né. Il le dit avec force dans la version définitive d'*Introspections*, publiée dans le premier des *Cahiers Charles Du Bos* : « Ma vraie naissance n'eut lieu qu'en cette fin d'octobre 1899 où je rencontraï Joseph Baruzi, nouai avec lui la première de mes amitiés véritables, et où il me fit lire *l'Essai sur les Données Immédiates de la Conscience* d'Henri Bergson. C'est à mon intimité avec Joseph Baruzi

(1) Paris, Hachette.

(2) Paris, Allison avec Lhomme.

(3) Paris, Librairie de l'Art.

(4) Armand Colin, 1891.

(5) Calman-Lévy.

(6) Armand Colin.

(7) Calmann-Lévy.

et à la lecture du livre de Bergson qu'à la lettre je dois la naissance de ce qui en moi est moi. » (1)

Déclaration capitale dont nous allons trouver la justification. Voici en effet que Charles Du Bos a trouvé un ami, son meilleur ami en Joseph Baruzi, dont il aimera également le frère, Jean Baruzi, le futur professeur au Collège de France et l'exégète de Saint Jean de la Croix. Il s'agit aussi d'un enfant du 16<sup>e</sup>. La famille Baruzi ou Baruzy n'est autre que celle des Comtes Barozzi, barons de Santorin, devenue française par incolat. Essayiste et critique d'art d'une exceptionnelle valeur morale, Joseph Baruzi sera véritablement un frère pour Charles Du Bos, dont il est l'aîné de six ans. Mlle Michèle Leleu a eu la bonne fortune de découvrir 16, rue Chanoinesse, chez Mme Du Bos, un paquet de cent quatre-vingts lettres de Joseph à Charlie, et de deux cent cinquante lettres de Charlie à Joseph. C'est un document inestimable sur la formation morale et intellectuelle de Du Bos, dont nous ne pouvons que lui réserver l'exclusivité, en nous contentant des renseignements qu'elle a bien voulu nous communiquer sur cette correspondance inédite.

#### e) L'importance de ces premières années

Nous pouvons, avant d'aborder cette deuxième étape, faire le point de la première. Cette enfance et cette adolescence que nous avons essayé de circonscrire jusqu'à son entrée en Philosophie, n'ont pas, dans la propre pensée de Du Bos, une importance capitale. Il insiste lui-même sur la singularité de son cas : « Il est trop évident que j'ai eu une enfance, une adolescence, que ces âges

(1) Op. cit., p. 22.

de la vie — dont pour tant d'êtres, pour la majorité des êtres tout découle — je n'ai pas échappé à les vivre, si je les ai vécus d'une manière qui, elle toute m'échappe. Mais pour presque tous, ce sont précisément les souvenirs d'enfance et d'adolescence qui affluent avec le plus d'abondance et de spontanéité, ce sont eux qui constituent presque tout l'arsenal et tous les trésors de « cette mémoire involontaire » dont, en un acte admirable de prise de conscience, Proust nous a dévoilé tout le prix. Or, de tous mes souvenirs, les souvenirs d'enfance et d'adolescence sont les plus clairsemés, et non seulement clairsemés, car ils relèvent pour moi de l'inverse de la catégorie proustienne : ils relèvent de la *mémoire volontaire*. Ce n'est jamais spontanément qu'ils me reviennent et c'est bien cela qui rend pénible pour moi, et même ingrate, la tâche, ici pourtant indispensable, de partir à leur recherche, de me contraindre à les susciter. » (1)

Dès lors, c'est ce contraste entre lui et les autres que Du Bos exprime en termes admirables : « C'est que, bien avant qu'ils ne prennent conscience de leur *moi*, bien avant même qu'ils sachent l'existence du moi, c'est cependant, au sein de l'inconscience le moi réel et le moi futur de l'enfant et de l'adolescent qui vit l'enfance et l'adolescence, qui, à la façon des plantes s'orientent à tâtons vers la lumière ; et quand, plus tard, ils se souviennent de leur enfance et de leur adolescence, c'est bien d'eux-mêmes que les jeunes gens se souviennent. En mon cas, il n'en va pas ainsi, et le point premier, sur lequel je ne saurais jamais assez, jamais trop insister, c'est ce *non-moi* auquel dès le seuil, j'ai fait allusion : mon enfance et mon adolescence se confondent avec le *non-moi*. » (2)

(1) Cahiers Ch. Du Bos, 1, p. 22.

(2) Ibid., pp. 22-23.

### f) Sensibilité et pensée

Mais dans une première version d'*Introduction*, datant du lundi 12 novembre 1923, Du Bos écrit tout de même ces lignes essentielles où il souligne deux conclusions auxquelles il a abouti : « l'une, c'est qu'aussi loin que je remonte je ne retrouve de permanent qu'une seule chose : 1°) un sérieux indéfectible et d'une uniformité presque désespérante... 2°) je fus toute mon enfance sensible, et à partir de la onzième année, presque follement sentimental, but in a quite conventional way. Et c'est pourquoi... — il a fallu d'abord que je pense par moi-même pour commencer de sentir à ma façon ; et alors immédiatement ce sentiment devenu mien a débordé, inondé toutes choses, recouvrant, imbibant, saturant tout mouvement de pensée, ne me permettant jamais jusqu'à ce jour de penser sans sentir, et m'offrant par là la clef de la mesure dans laquelle je suis tout ensemble le plus intellectuel et le moins intellectuel des êtres. » (1)

Nous sommes tentés aussi *peut-être* d'attribuer ce conformisme intellectuel et sentimental au XVI<sup>e</sup> arrondissement. C'est ici que nous pouvons rappeler avec M. Jean Mouton « que ceux qui croient que la moindre de nos pensées et le moindre de nos sentiments sont déterminés par des conditions économiques, ceux qui estiment que l'appartenance à une classe sociale (en l'occurrence la classe bourgeoise), constitue un véritable péché originel n'iront pas plus loin et rejetteront l'œuvre de Du Bos dans le dépôt des objets abandonnés avec l'étiquette : « philosophie du XVI<sup>e</sup> arrondissement. » (2) Mais a-t-il raison d'ajouter, M. Mouton, « justement l'âme naît où

(1) *Ibid.*, pp. 17-19.

(2) *Op. cit.*, p. 145.



elle veut, et se moque de toutes les prévisions. Né dans ce fief de la haute bourgeoisie, il devait toujours chercher à démissionner de sa classe d'origine; mais ceci sans heurt, sans révolte, et surtout sans aucune illusion. » (1) Est-ce bien vrai? Nous allons le savoir en suivant l'odyssée intellectuelle et morale de Charles Du Bos.

(1) *Op. cit.*, p. 145.

(1) *Ibid.*, p. 17-18.  
(2) *Op. cit.*, p. 145.

## Chapitre 2

### LA DÉCOUVERTE DE BERGSON ET DE L'ÉNERGIE SPIRITUELLE

#### a) De La Bansais à Tannenberg

Ainsi Bergson, selon l'aveu de Charles Du Bos est la découverte capitale de l'adolescent devenu jeune homme, celle qui lui permet de « naître » : « Plus tard, le 20 octobre 1930, alors qu'il prépare son *approximation* sur Gabriel Marcel, il souligne qu'il n'est pas un philosophe, un esprit proprement philosophique. » (1) Il reconnaît la contradiction : « Car enfin, écrit-il, à l'origine c'est par la philosophie elle-même, grâce à elle, que je suis né à la vie de l'esprit, — dans des conditions singulières, que j'ai vécues alors à fond, mais qu'alors j'étais bien incapable de penser... » (2) Et nous savons donc comment il est venu à Bergson par Joseph Baruzi : « ...je revois si bien ce début d'octobre 1899 où à Janson j'arrivai dans la classe de philosophie de La Bansais ? (n'ayant pas songé à lui depuis trente ans, je ne suis même pas sûr de l'orthographe de son nom et ne sais davantage s'il est encore en vie). Or, c'est là que se situe l'anomalie : je ne crois pas

---

(1) *Journal*, T. VI, La Colombe, p. 88.

(2) *Ibid.*, p. 88.

être resté dans sa classe plus d'une semaine. » (3) Quelle condamnation d'un enseignement, quand le professeur n'est plus un maître. Et Du Bos d'opposer deux méthodes, deux leçons : « ...j'obtins de mes parents mon transfert au cours de préparation au baccalauréat que dirigeait Boris de Tannenberg dont déjà à Gerson, les années précédentes, j'avais pu apprécier l'élan vital (parlons comme Bergson puisque nous sommes au moment même où celui-ci va entrer en scène), la chaleur, le don réel d'animateur. Une semaine m'avait suffi pour m'apercevoir que, si la philosophie était ce qu'enseignait Le Bansaïs, il ne pouvait être question d'en tenir le coup : mais d'où me venait cette conviction, cette quasi-certitude, que la philosophie était tout le contraire et que c'était elle qui était destinée à m'ouvrir la pensée ? C'est là que se situe le problème, problème qui me demeure encore aujourd'hui mystérieux. » (4)

Qui était Boris de Tannenberg ? Le nom même semble indiquer un Balte. L'École Tannenberg, située au 70, rue de la Pompe, était naguère encore, en 1950, dirigée par Mme Boris G. de Tannenberg. Et c'est à ce moment que Charles Du Bos situe dans le temps la venue de Bergson et ses rapports avec Joseph Baruzi : « Au début d'octobre 1899, je n'avais pas encore un seul ami qui comptât intellectuellement et — même parmi ceux qui n'étaient pas de complets imbéciles — il n'y en avait pas un seul qui eût quelque penchant pour la philosophie. De cette carence d'amis intellectuels, à cette date, moi-même ne souffrais pas vraiment, étant encore dans ce que j'appelle ma phase prénatale. Il a dû y avoir là une obscure intuition (la première en date de toutes mes

---

(1) *Ibid.*, p. 88.

(2) *Ibid.*, p. 88.

intuitions et antérieure à ma connaissance et de la chose et du mot) : toujours est-il que, quinze jours plus tard, non seulement j'étais chez Tannenbergh, mais j'avais noué avec Joseph Baruzi cette intimité qui, d'octobre 1899 jusqu'à avril 1902 (date où à Biarritz je tombai amoureux de Miss Hillhouse), fut la donnée fondamentale de ma vie. » (1)

### b) La venue de Bergson

C'est par son ami, grâce à son ami, que Du Bos va identifier Bergson avec la philosophie : « Le premier livre que Joseph me mit entre les mains et lut avec moi fut *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* de Bergson — avec ce résultat (et il me fallut des années pour m'en rendre tout à fait compte) que j'entrai en Bergson bien plutôt et bien plus que je n'entrai en philosophie : il s'établit ainsi, entre les deux termes pour moi, comme un rapport d'identité, et qui entraîna cette conséquence que, pendant deux et demi, je me crus une vocation — oh ! combien fausse ! — de philosophe. » (2) Nous verrons ce qui, en avril 1902, mettra fin à cette conviction.

On sait ce que fut, en 1889, en ce siècle de rationalisme, de positivisme et de confort industriel et bourgeois, la publication de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui battait en brèche une philosophie issue du dix-huitième siècle. Bourget avec *Le Disciple*, où il condamnait le scientisme de Taine, Villiers de l'Isle Adam avec *Axël*, où il posait la primauté du spirituel, marquent aussi en 1889 comme une opposition spectaculaire à 1789.

(1) *Ibid.*, pp. 88-89.

(2) *Ibid.*, p. 89.

C'était bien l'heure de Bergson. Quel enthousiasme suscitait, parmi les jeunes, le philosophe, qui allait passer de la « Khâgne » du lycée Henri-IV au Collège de France ! Si nous interrogeons les témoins de ce temps, ils nous disent, comme Raïssa Maritain dans *les Grandes Amitiés*, ce qu'apportait Bergson : « Nous venions de faire le bilan de ce que nos maîtres nous avoient donné comme viatique, à nous les très jeunes gens, qui attendions les principes d'une connaissance vraie et d'une action juste, et nous apercevions ne tenir entre nos mains que mort et poussière... D'instinct nous nous débattions contre un relativisme sans issue, contre cette relation au néant, puisque aucun absolu n'était admis. Malgré tout ce qui pouvait nous en détourner, nous persistions à chercher la vérité — quelle vérité ? — à porter en nous l'espérance d'une plénitude d'adhésion possible à une plénitude d'être. » (1) Dans une lettre d'Oxford, à Joseph Baruzi, datant de l'année universitaire 1900-1901, Du Bos dit son intention d'aller, pendant les vacances anglaises, au cours de Bergson. Il est certain qu'il s'y est rendu en 1902 avec Joseph Baruzi, tandis qu'il prépare l'agrégation d'anglais. Si Du Bos l'a donc entendu, après l'avoir lu, ce Bergson tant admiré, ne dirait-il pas comme Raïssa Maritain : « La parole de Bergson, éloquente et précise, nous tenait en suspens ; la distraction était impossible... Et lorsque sa pensée atteignait un de ces sommets, comme le jour où il nous dit, faisant allusion à une parole de l'Apôtre : « Dans l'absolu nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes », il créait en nous l'enthousiasme, et une reconnaissance joyeuse qui devait subsister à travers les années. » (2)

(1) *Op. cit.*, Paris 1948, pp. 93-94. Cité par Charles Moeller, *Littérature du XX<sup>e</sup> siècle et Christianisme*, T. IV, p. 287, n. 7.

(2) *Op. cit.*, p. 99, cité par Ch. Moeller, T. IV, p. 287, n. 7.

### c) L'apport de la doctrine

Du Bos écoute l'appel merveilleux à l'introspection, à la connaissance de soi. C'est dans l'être intime qu'est la véritable vie de l'esprit. C'est par là que l'esprit peut se libérer. Bergson montre ce qui sépare le quantitatif et le qualificatif, il montre que le moi est constitué par la durée, que l'action la plus libre est celle qui permet l'expression totale des données les plus essentielles du moi, que l'âme s'exprime entièrement dans son acte et qu'il y a bien, entre elle et son acte, le même rapport qu'entre l'artiste et son œuvre : « C'est de l'âme entière, affirme Bergson, que la décision libre émane ; et l'acte sera d'autant plus libre que la série dynamique à laquelle il se rattache tendra davantage à s'identifier avec le moi fondamental ».

Ainsi s'opère un retour au spirituel, qu'accentue *Matière et mémoire* en 1896. En effet, Bergson y ruine le fameux parallélisme de la psychologie et de la physiologie en démontrant, par une expérience analysée tout au long, que notre mémoire involontaire et notre courant de conscience sont mille fois plus étendus que le cerveau qui les soutient et leur sert d'officine. Du Bos, par Bergson, nourrit sa certitude de la spiritualité de l'âme, il lui emprunte la « liberté-image », tandis que Péguy y puisera, avec la notion de la durée, le « ressourcement » de l'évolution créatrice, et Proust tout ce qui a rapport à la mémoire involontaire et à son analyse. Voilà pourquoi il écrit dans le Tome III de son *Journal*, à la date du samedi 29 janvier 1927 : « l'amorce du mouvement religieux que j'éprouve de plus en plus vivant en moi est le résultat naturel et inévitable du fait de n'avoir jamais, à aucun moment, douté de l'existence de l'âme. Réfléchissant ce soir, sur ce point précis, je me rends compte qu'il est tout ensemble étrange et rassurant que, depuis ma nais-

sance à la vie de l'esprit, c'est-à-dire depuis octobre 1899, ce point n'ait jamais été sérieusement mis en question. Sans doute cela tient-il au fait que l'éveil à la vie de l'esprit s'est produit chez moi sous les espèces de Bergson, c'est-à-dire de l'homme qui a réfuté toute doctrine tendant à voir dans la pensée une simple fonction du cerveau. C'est le spiritualisme bergsonien — spiritualisme envers lequel Bergson lui-même s'est montré si scrupuleusement réservé, ne voulant (et presque à l'excès, presque en vertu de quelque chose de timoré dans sa nature qui fait qu'il redoute toujours qu'on l'accuse d'anti-intellectualisme) jamais outrepasser — qui dès l'origine m'orienta. » (1) Nous verrons que, s'il y a tentation d'une doctrine contraire, d'une doctrine qui lui donne le frisson, elle est due à Nietzsche ; et, à propos de Jacques Maritain, Du Bos écrit au Tome V du *Journal*, à la date du 14 mai 1929 : « ...cette notion d'âme en soi... représente cette donnée immuable que je dois au spiritualisme bergsonien (où elle existe implicitement, même si Bergson ne l'a pas suffisamment explicitée, et presque tous les torts de Bergson viennent d'avoir laissé à l'état implicite tant de choses qui eussent exigé au contraire l'explicitation et ce plein jour qui en découle), à laquelle, pendant trente ans, je suis demeuré inébranlablement fidèle, et faute de laquelle — qui sait ? — peut-être eussé-je sombré dans Nietzsche et avec lui. » (2)

#### d) Bergson et l'énergie

C'est à Joseph Baruzi, nous l'avons dit, que Charles Du Bos doit son initiation à Bergson, dont il retiendra

(1) *Journal*, T. III. Corrêa, p. 154.

(2) *Ibid.*, T. V. La Colombe, p. 123.

surtout les deux premiers grands ouvrages, *L'Essai sur les données immédiates de la conscience* et *Matière et mémoire*. Il est aussi significatif que Joseph Baruzi lui fasse examiner, pendant l'année de Philosophie, le problème de l'Énergie. Ils ont songé à composer ensemble un traité sur le sujet. Dans le cahier 8, de septembre 1963, des *Cahiers Charles Du Bos*, Mlle Michèle Leleu a publié une dizaine de lettres inédites de Charles Du Bos et de Joseph Baruzi sur cette question. Elles sont très importantes. Là encore, l'aîné a été l'initiateur du cadet ; en effet, de Biarritz, Charlie écrit à Joseph, le 19 avril 1900, en faisant l'éloge de Platon, qu'il place au-dessus d'Aristote : « Dans une vue intuitive de tout le Kosmos, il embrasse, sans le nommer, notre grand principe de l'Énergie. Il en saisit l'unité profonde, qui ne se dévoile qu'après une longue analyse. Platon, accueillant les idées toutes ensemble, comprend qu'elles se tiennent, et qu'elles ne valent même que par cet accord, car elles découlent les unes des autres ; une idée n'est que prétexte à une foule d'autres idées chez lui, et par là se trouve vérifié notre grand principe : créer, c'est modifier éternellement. » (1) Il est intéressant de voir à quels principes obéissent les deux amis dans l'ébauche de leur Traité : « J'attends avec impatience la lettre que tu m'annonces sur l'Énergie, dit Charlie. Je suis fort embarrassé pour t'en parler, à cause de l'insuffisance des notes que nous avons prises : l'Énergie Mystique, l'Énergie du Devenir sont seules déterminées. Je ne sais plus quel nom nous avons donné aux deux autres. Ce qui me paraît de plus en plus juste, c'est l'idée de la classification d'après les deux Mondes, conception infiniment plus large que la distinction du Monde sensible et du Monde des idées, car ces deux Mondes n'existent qu'au

---

(1) Cahier 8, p. 4.



point de vue formel et non au point de vue matériel. L'Énergie Mystique a commencé dans le monde, mais finit par oublier la Vie pour les Idées. L'Énergie du Devenir (va) vers une création éternelle et parallèle aux deux mondes l'un par l'autre. L'Énergie spiritualiste sépare nettement les deux mondes. L'Énergie matérielle n'est que la première. » (1)

### e) Le Cosmos

Cette pensée qui se cherche, Joseph Baruzi la guide et l'affermite dans sa réponse du 20 avril 1900. Pour lui « c'est le supérieur qui explique l'inférieur. » (2) C'est bien le Cosmos qui est le problème essentiel, le Cosmos que la science définit comme un ensemble de mouvements se combinant à l'infini : « Mais le mouvement est un mystère. Étant lui-même inexplicable, comment expliquera-t-il toutes choses ? Derrière le mouvement, nous devons donc reconnaître l'énergie, dont le mouvement est comme la dispersion infinie. Et la science reconnaît, en effet, qu'il y a une immense énergie dans l'univers. Elle reconnaît même que cette énergie est une, puisqu'elle en affirme l'éternelle conservation parmi les transformations éternelles. L'énergie — constante, invariable — est donc bien un Être ; elle est l'Être. » (3)

Il s'agit de savoir si les transformations de cet Être sont insignifiantes ou si, au contraire, certaines sont plus révélatrices et essentielles. Si elles se valaient toutes, pense Joseph Baruzi, la science serait impossible. « Car la science est une forme d'énergie, mais victorieuse de toutes les autres, et qui les pénètre et les confisque. Elle

(1) *Ibid.*, pp. 4-5.

(2) *Ibid.*, p. 5.

(3) *Ibid.*, p. 5.

est une forme supérieure de l'énergie universelle ; et il semble que les autres énergies aspirent à être connues, justifiées et domptées par elle. » (1) Or la science suppose l'homme, un être pensant. C'est par lui, parce qu'il les constate, que les différentes formes de l'énergie ont une valeur : « D'une façon générale, on peut dire, — je crois, — que l'énergie universelle, quand elle se condense en un être pensant, devient *davantage* elle-même, *davantage* Énergie. Par analogie avec l'énergie que nous sentons en nous-mêmes, nous concevons les énergies inférieures, qui, sans doute, se seraient à jamais déployées vainement, — toujours inconnues d'elles-mêmes et des autres. C'est le supérieur qui explique l'inférieur. » (2) Mais l'homme, intermédiaire nécessaire qui atteste l'existence de l'énergie, n'est pas lui-même le point final : ...« tout en se connaissant supérieure aux énergies purement physiques, l'énergie humaine sent bien qu'elle n'est point la supérieure énergie. L'homme voit que l'ascension ne s'arrête pas à lui. Par lui se satisfait une vaste aspiration de toutes choses ; mais une aspiration nouvelle, en lui, s'éveille et s'élançe. » (3) Charles Du Bos ne perdra pas la leçon. C'est l'ambition d'une connaissance totale de l'univers, du Cosmos : « Ce que nous cherchons à saisir, dit Joseph Baruzi, c'est le mouvement même de l'énergie universelle. Ce mouvement multiforme, nous en entrevoyons les multiples aspects. Tour à tour, la Religion, la Philosophie, la Science, l'Art, la Morale, la Société, etc... doivent nous en révéler la nature. Que font-ils ? Que sont-ils ? Les expressions diverses d'un effort identique de l'Humanité pour concevoir l'inférieur et pressentir le supérieur. » (4)

---

(1) *Ibid.*, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 6.

(3) *Ibid.*, p. 6.

(4) *Ibid.*, p. 6.

## f) L'atome

Voilà qui éveille les ambitions du jeune philosophe Du Bos : par l'analyse, puis par la synthèse, il veut, avec Joseph Baruzi, essayer de reconstruire *le Travail Cosmique*. Écoutons-le soulever avec force des problèmes qui sont pour nous d'une brûlante actualité : « Que la Science voie dans l'Énergie un fait universel ou simplement relatif, cela importe peu pour le moment — en tout cas elle croit à l'existence de l'Énergie. Bien plus, par son immense hypothèse de l'Atome, elle semble croire à l'Unité de l'Énergie. L'esprit humain, dans l'éternelle régression des effets aux causes, s'est arrêté volontairement à la Conception de l'Atome. La Science a admis l'existence d'un principe simple et irréductible — tel que, seul, par sa colossale vision, Leibnitz l'avait déjà vu (quoique différemment) dans la Monade. » (1)

Et de nous expliquer que la Science n'a pas voulu de la divisibilité de l'Atome, alors que tout semblerait prouver qu'il n'y a pas de matière première, que l'Atome est formé de corps microscopiques reliés entre eux dans un réseau aussi compliqué que celui du monde et de l'être vivant. Et pourquoi ce refus ? Par crainte de disperser l'Énergie Intime : « elle voit en somme dans l'atome une Force spirituelle, la Force vive, qui, par son Travail, constitue l'être et l'amène à sa perfection — c'est un principe *dynamique* et non *matériel* et la Force est par essence indivisible et *une*. » (2) Nous aboutissons donc à un Monisme : « Il n'y a pas d'Atomes spéciaux pour des organismes spéciaux. Il n'y a qu'un Atome, qu'une Énergie. L'Énergie est donc bien conçue par la science comme *une*. L'Atome, par là-même, est le Miroir du Kosmos ; c'est dans l'essence de l'Atome que nous trouverons l'essence de l'Énergie, Cosmique. » (2)

(1) *Ibid.*, p. 8.

(2) *Ibid.*, p. 8-9.

Ici Du Bos reprend ce que lui a enseigné son professeur de philosophie, ce qu'il sait de Hegel, mais son énergie est toute tournée vers le spirituel — Bergson précisément réunira plus tard des essais et des conférences, sous le titre de *l'Énergie spirituelle* : « L'Atome, tout en étant un, se combine à l'infini : de même l'Énergie. Il y a là un phénomène qui suffirait à expliquer ce qu'on appelle l'Unité et l'Identité du Moi : comme le Moi, l'Énergie est une Unité multiple, et une Multiplicité Une. Le Moi se trouve donc par là même l'abrégé du Kosmos. Le Kosmos serait alors une combinaison de Consciences, les Consciences les plus simples s'élevant par l'association aux Consciences les plus hautes. Dieu serait donc (1) la Conscience de l'Univers et nous aboutissons ici à l'idée hégélienne que l'être infiniment petit est une parcelle de la Conscience de Dieu. » (2) Il y a eu d'abord simple Association des cellules animales, puis des consciences individuelles — puis des consciences sociales, et cette Association devient cosmique par l'Énergie. « Tandis que la Monade détruit l'Association, l'Énergie l'exalte et ainsi se résolvent les graves problèmes sociaux et religieux : l'Atome, par l'Énergie, s'élève à la Cité et à Dieu. » (3)

### g) L'Unité

Déjà se préfigure le Du Bos qui tendra de toutes ses forces à l'Unité. C'est cette unité multiple d'essence spirituelle qu'il poursuivra, qu'il cernera dans son œuvre future. Qu'est, en un sens, le Cosmopolitisme littéraire de Du Bos, sinon la constatation patiente, pas à pas, de

(1) et non **dans**, qui semble une faute d'impression.

(2) **Texte cité**, p. 9.

(3) **Ibid.**, p. 9.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

